



## Sœur Marie Jeanne KERHERVE

1914-1992

Denise Kerhervé naît le 13 Mai 1914 à Paris, dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement, mais son nom, sans hésitation la dit de pure souche bretonne. Elle n'a que quelques mois quand éclate la première guerre mondiale. Son père, menuisier ébéniste, est mobilisé et sera tué en 1918.

Denise, fille unique, reste seule avec sa mère à laquelle l'attachera toujours une immense tendresse. Peu avant de mourir, elle demandera que l'on brûle sa photo qui, elle partie, n'a plus de sens pour personne. Après avoir suivi ses classes dans une école religieuse, elle acquiert un diplôme d'infirmière puéricultrice. Elle a 29 ans quand elle se présente à la Communauté.

La Sœur Servante de son premier postulat constate son aptitude à rendre service partout. Si les malades apprécient sa bonté et son dévouement, il n'empêche qu'elle semble avoir un don particulier pour les œuvres de jeunesse.

Après le deuxième postulat à l'Hay, où ma Sœur Schanot estime son caractère gai et cordial, elle entre au Séminaire le 29 mai 1943. Séminaire de guerre où les privations se faisaient durement sentir, ce qui ne l'empêchait pas de se préparer dans la joie à être une vraie Fille de la Charité.

En mai 1944, elle prend l'habit et reçoit son placement pour Plumelec. Plumelec ? Un nom que l'on ne connaît guère, en plein pays d'Armor, au cœur de la Bretagne où croissent et fleurissent bruyères, roses et ajoncs dorés. Et, pendant 10 ans, notre Sœur va, elle aussi, selon la phrase souvent répétée par ma Sœur Midon et donnée en consigne sur une image : "fleurir là où elle a été semée,"

Faisons connaissance avec ce vaste Préventorium qui, de son ouverture en 1933 à 1948, date où l'on en parle dans l'Echo de la Maison- Mère, a vu passer plus de 6000 petits malades, garçons et filles venus y retrouver la santé du corps et bien souvent de l'âme : ne rentrent-ils pas tous chez eux en emportant la médaille ?

Sœur Kerhervé y est chargée des petits garçons et va s'y donner tout entière. En dépit du travail absorbant et des enfants souvent difficiles, elle était, témoigne une Sœur qui a vécu ces dix ans avec elle, " une charmante compagne, bien à son devoir, et qui s'occupait avec beaucoup de soin et d'amour des enfants qui lui étaient confiés."

Témoignage que confirme sa Sœur Servante d'alors qui insiste sur son bon caractère, son amour des Pauvres et de la Communauté. Si l'on peut parfois remarquer un certain manque de soumission dû à un caractère assez indépendant, on peut aussi constater les efforts faits et les progrès réalisés.

Le 31 mai 1948, Sœur Kerhervé prononce ses premiers Vœux. En septembre de la même année, Plumelec a la joie de recevoir la visite de notre Mère Blanchot venue faire un tour en Bretagne. Reçue par les Sœurs et les enfants dont les plus petits lui offrent des bouquets de bruyère en fleurs, Notre Mère, dans l'après midi parcourt les grandes salles dans lesquelles 270 garçonnetts et fillettes gardent un impressionnant silence, car c'est l'heure de la cure.

Hélas six ans plus tard, le Préventorium ferme ses portes et nous retrouvons Sœur Kerhervé à Saint Brieuc. La maison est alors une ruche bourdonnante où fleurissent toutes les œuvres : orphelinat, foyer féminin, dispensaire, centre d'accueil pour vieillards, patronage, Enfants de Marie, Louises de Marillac, Conférences de Ste Vincent ...

Mais St Vincent n'a-t-il pas dit : " Allez chercher les pauvres dans leurs maisons ... " Les Sœurs n'ont pas oublié la consigne et: elles vont là où l'on peut les rencontrer: soins à domicile, pesées de nourrissons, cantine de vieillards, nourriture des enfants indigents dans 13 écoles libres ...

Parmi toutes ces activités, quelles sont celles qui vont être confiées à Sœur Jeanne (C'est alors son nom). Elles sont nombreuses : visites et soins de familles pauvres, catéchisme et patronage des enfants et des jeunes. Elle a de quoi occuper ses journées d'autant plus que le quartier qui lui est dévolu, la Cité Ginglin, est un quartier très ouvrier qui se construit alors de l'autre côté du Gouédic, c'est à dire très éloigné du centre de la ville.

Ses anciennes compagnes prennent plaisir à l'évoquer enfourchant son vélomoteur par n'importe quel temps pour franchir les 2 km qui la séparaient de cette cité "dont les noms des rues, évocateurs de la période révolutionnaire, donnent déjà un aperçu du milieu populaire et déchristianisé où sœur Jeanne allait vivre au jour le jour, offrant ses services à tous sans exception et gagnant peu à peu leur confiance."

Imaginons-la par certains jours de tempête et de pluie, juchée sur sa mobylette, les ailes de la cornette sagement fermées par la pince, et tout entière enveloppée dans une ample cape." Il lui fallait, ces jours-là" note une compagne, "un courage certain pour traverser le pont de Toupin, dominant la vallée du Gouédic et au- dessous du niveau de la mer."

Comment ne pas rapprocher de ce portrait, croqué sur le vif, les recommandations, pour le moins pittoresques, faites par Mr. Bonnet dans le règlement qu'il avait rédigé en 1712, à destination des Visitatrices: " Elle fera ses visites, montée sur un âne ou sur un mulet ou sur un petit cheval, doux et sûr, sur lequel elle sera assise, de côté, dans une petite selle faite exprès où elle puisse être assez commodément, et pour se garder de trop de chaleur et des pluies, elle portera une cape ou un dessus de toile cirée."

Les temps ont changé. La mécanique a remplacé l'animal, mais dans un cas comme dans l'autre, ni longueur du chemin, ni intempéries, ne doivent arrêter la Servante des Pauvres. D'ailleurs Sœur Jeanne n'en perdait pour cela ni sa bonne humeur ni son empressement joyeux ni sa disponibilité totale, étant présente chaque jour, depuis le matin très tôt et souvent tard le soir et même la nuit

si cela était nécessaire pour les soins à donner. Aussi était-elle très aimée de tous, entrant dans tous les foyers, recevant toutes les confidences et portant avec elle consolation et aide efficace.

" Je crois pouvoir affirmer, témoigne une Sœur, qu'aucune porte ne lui soit restée fermée."

Les preuves de la confiance qu'on avait en elle ne manquent pas. C'est ainsi qu'une salle de soins avait été mise à sa disposition, gratuitement, par la ville, à la maison commune-de GINGLIN.

Toute une équipe de jeunes, dynamisée par son enthousiasme, l'aidait pour la catéchèse des enfants, pour les mouvements, pour le centre aéré de l'été. Le clergé appréciait son zèle et son dévouement et le curé de la paroisse l'estimait au point de compter sur elle pour la construction de son église St. Guénolé. En attendant, le Grand Séminaire de St. Brieuc accueillait les fidèles dans la crypte de sa chapelle et, là encore, Sr. Jeanne avait son rôle car elle y rencontrait les grands séminaristes et parmi eux des séminaristes américains qui lui avaient été confiés par Sr.

Marie- Basile, lors de son temps passé à la Maison- Mère. Plusieurs continueront à lui écrire et l'un d'eux, à l'annonce de sa mort, rappellera avec émotion le souvenir qu'il garde d'elle depuis près de 40 ans.

A mesure que les années passent, son influence sur les familles, les enfants, les malades, ne fait que grandir. Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'aura lieu son départ en mission, il suscite beaucoup de regrets et même l'incompréhension de certains. "Un seul, note une Sœur, pourrait se réjouir de son éloignement, un conseiller municipal, communiste acharné, qui trouverait enfin place libre pour son action."

Son souvenir restera vivant dans la cité et lorsqu'en 1980, donc des années plus tard, une future Volontaire qu'elle avait connue en Bretagne, viendra faire un pèlerinage en Terre Sainte, elle remettra à Sœur Jeanne une contribution amicale pour ses œuvres de la part de ses amis bretons.

e Mais avant que sonne l'heure du départ, quittons la cité Ginglin et revenons à sa Communauté. Le même mot revient : "C'était était une charmante compagne". "D'un caractère gai et aimable, elle était toujours prête à rendre service avec le sourire. Plus profondément, c'est une âme de paix, aimant beaucoup la Communauté, les Pauvres et l'Eglise." Tel est le beau portrait tracé par plusieurs de ses anciennes compagnes. Il faudrait peut-être y apporter quelques nuances, quelques légères ombres, comme celles que le peintre dispose avec art pour faire ressortir la lumière du tableau.

Sa réussite à la cité Ginglin n'a pu que développer en elle une initiative un peu trop téméraire. Faire dans son office "la pluie et le beau temps", comme elle l'y faisait, dit-on, n'est pas sans risques même si on le fait de tout son cœur avec oubli et don de soi.

Son temps à St. Brieuc touche à sa fin. Quand en 1963, les soins à domicile lui sont retirés, elle voit dans cette décision un signe de la Providence. En Retraite à la Maison-Mère, elle demande les Missions dont elle avait eu le désir mais que la solitude de sa mère l'avait toujours empêchée de réaliser. Le 5 septembre, elle est rappelée à la Rue du Bac pour son envoi dans la Province du Proche-Orient. C'est l'Hospice de Jérusalem qui va la recevoir. " Lorsque j'ai quitté la Bretagne, confiera-t-elle à une

Volontaire de Ain Karem, j'avais demandé d'aller n'importe où pourvu que ce soit vers les Pauvres". Et d'ajouter en souriant malicieusement : " J'ai été servie au-delà de mes vœux, vous verrez, nous irons ensemble jusqu'à l'Hospice", projet que sa mort si soudaine l'empêchera de réaliser.

L'Hospice St Vincent de Jérusalem, situé à l'extérieur de la vieille ville, c'est-à-dire à l'entrée de la Jérusalem moderne, avait été fondé en 1892 par ma Sr. Sion pour y recevoir toutes les misères humaines qu'elle découvrait au jour le jour depuis son arrivée en Terre Sainte.

L'Hospice est resté fidèle à sa vocation. Sr. Bernès qui en 1963 en est la Sr. Servante, l'a baptisé : "l'Arche de Noé de la Charité". L'image est parlante puisque dans ses murs se réfugient tous les mal aimés, du berceau à la tombe. La liste en est longue : bébés abandonnés, orphelins et orphelines, handicapés moteurs et mentaux, débiles, aveugles et sourds-muets, vieillards des deux sexes ... Ce sont alors environ 360 déshérités qui peuplent la maison.

Et pour s'occuper de tout ce monde, combien sont-elles de Sœurs ? A peine une vingtaine dont plusieurs déjà âgées, une douzaine de nationalités différentes.

Ecoutez en passant la litanie... des âges : 90 ans, la doyenne et ses suivantes : 85 – 83 – 82 - 80 Vient ensuite la bonne maturité des 70 et 60 ans. Et c'est de la « jeunesse » que Sr. Kerhervé fera partie avec ses...50 ans.

Voici à son tour l'éventail des nationalités : Françaises, Italiennes et Palestiniennes forment la "masse" à laquelle se joignent une Hongroise et une Bulgare, une Anglaise et une Espagnole, une Libanaise et une Arménienne. .

Mais toutes sont unies dans un même amour, dans un même zèle dévorant et aucune d'elles ne voudrait renoncer à fournir sa part, si petite soit-elle, du travail commun.

L'une des 5 Volontaires françaises qui les aidaient en 1964 écrit :

" Mes journées furent vite remplies, 6 heures chez les bébés et le reste du temps à la couture et au ravaudage. Nous essayions toutes les 5 de soulager de notre mieux les Sœurs qui n'en pouvaient plus. Nous ne parvenions même pas à assurer complètement le rangement du linge. Il aurait fallu être huit pour cela. Et Sr. Jeanne voyait s'entasser les vêtements déchirés."

Et elle ajoute : "La plus âgée des Sœurs vient encore dans son fauteuil roulant plier du linge et Sœur Marie, qui parfois ne peut bouger de son lit, fait encore tous ses efforts pour donner quelques biberons."

Tel est le monde que Sœur Kerhervé va découvrir en arrivant à Jérusalem. Peut-être est-elle restée d'abord un peu surprise devant les proportions de ce bâtiment que l'œuvre d'Orient qualifie de "Grande Caserne", avec ses couloirs de 100 mètres de long, ses plafonds de quelque 8 mètres de haut, ses escaliers dont les marches de pierre escaladent la maison par volées de 40 marches entre chacun des trois étages. Mais bien vite, elle va se familiariser avec ce qui, selon Mgr Marolleau « est un grand village, rempli de misère mais qui déborde de joie et de bonne humeur ».

Tout de suite Sr. Marie-Jeanne - c'est son nouveau nom - va se mettre au travail. Ce sont les petites internes qui lui sont confiées et elle s'occupe très bien de ces enfants qu'elle aime et pour lesquelles elle se montre très bonne. A cet office, elle joint l'étude de l'hébreu.

Nul doute qu'elle n'ait aussi, toutes les fois que cela lui était possible, donné un coup de main à tel ou tel office en souffrance.

" Du travail, il y en a tant qu'on en veut, écrivait Sœur Bernès, mais tout le monde s'y donne à cœur joie."

En communauté, Sr. Marie-Jeanne se montre très cordiale ; c'est une bonne compagne, toujours prête à rendre service. Mais l'Hospice n'est pas la cité Ging1in. Chacune a son office dans la vaste maison. Il lui faut donc renoncer à une certaine indépendance, ne pas être prompte à imposer ses manières de voir. Les mentalités sont très diverses, les habitudes du pays lui sont inconnues, les Sœurs ont déjà une longue expérience... A son arrivée en mission, c'est à la missionnaire de s'adapter et cela demande souplesse de caractère et compréhension du milieu.

Sœur Marie-Jeanne doit, comme beaucoup d'autres, s'y exercer. Il lui faut perdre un peu de cette sûreté d'elle-même qu'elle avait acquise à la cité. Elle s'y met généreusement, acceptant gentiment les avis qui lui sont donnés et s'efforçant d'acquiescer, au fil des jours, une plus grande soumission de jugement. Ce n'est pas en quelques mois ou même quelques années que l'on corrige une tendance profonde, c'est le travail de toute une vie.

En janvier 1964, Sœur Marie-Jeanne participe à la joie générale de la venue de Paul VI en Terre Sainte. Un court arrêt étant prévu à l'Eglise de la Dormition, le Pape passe devant l'Hospice qu'il bénit d'un large signe de croix avant de saluer de la main les enfants groupés sur le trottoir et brandissant fleurs et flambeaux.

Et les années passent sans user le courage, la patience et la joie des Filles de Mr. Vincent. Vers ce havre de paix qui ne refuse jamais de s'ouvrir affluent toujours les malheureux. Les cas les plus douloureux se succèdent :

- enfants dont le père vient de mourir laissant à la charge de la femme 10 enfants dont 6 vont être accueillis à l'Hospice...
- petite naine complètement aveugle ne pouvant se déplacer et rejetée par sa famille...
- misérable Bédouin apportant le bébé que la maman vient de mettre au monde avant de mourir dans l'Incendie de la tente...

En Juin 1967 éclate la Guerre des 6 Jours". L'Hospice est à 50 mètres de la frontière." Sœur Bernès tient son journal :

1<sup>er</sup> juin. Les Juifs d'Israël consacrent la journée au jeûne et à la prière pour la paix. A l'Hospice, le chapelet est récité ce jour-là sans interruption.

5 juin, à 11h30 l'enfer se déchaîne. Toute la population de l'Hospice est ramassée dans les couloirs. Nuit infernale...fusillades...bombardement des canons... course d'avions...

6 juin : La bataille continue tout près de nous ... Nuit identique à la précédente.

7 juin : Les troupes israéliennes entourent la vieille ville.

9 juin : La Jordanie et l'Irak acceptent le cessez-le-feu.

Et la vie continue. Sœur Marie-Jeanne est appréciée dans son office, en communauté, avec les externes. Toujours chargée des petites internes, elle remplit son office avec initiative et dévouement. Elle y révèle ses talents de bricoleuse.

Lorsqu'en 1972, Sœur Dupont-Ferrier devient Sœur Servante de l'Hospice, Sœur Marie-Jeanne est Assistante et s'occupe de la section des moyennes.

Encore 7 ans à Jérusalem puis un nouveau champ d'action va lui être ouvert. Avant d'y arriver avec elle, faisons un peu d'histoire.

Les Filles de la Charité avaient à Haïfa une école qui avait dû être fermée en 1962, et dont la municipalité avait loué les locaux pour une école de langue arabe. Lorsque, en janvier 1973, l'administration avertit les Sœurs qu'elle n'aura plus besoin de ces classes à la prochaine rentrée scolaire, la question se pose : Quelle œuvre installer dans ces locaux redevenus libres ? A la même époque, la maison d'Ain Karem consacrée aux enfants anormaux ne suffit plus aux demandes. De plus, le Gouvernement exige qu'y soient acceptés en priorité les enfants de Judée et du Negev, c'est-à-dire les enfants juifs. Or un grand nombre de ceux reçus à Ain Karem est originaire de Galilée. N'est-ce pas une invitation de la Providence à ouvrir à Haïfa un deuxième centre pour enfants handicapés arabes ?

Et le travail commence. Quel Travail ! Vu l'état dans lequel ont été laissés les locaux ! On fait appel aux bonnes volontés. Écoutons le Père Corcket : « Sœur Vincent Koukaz vient de Beyrouth... le Frère Jean de Jérusalem... et Sœur Simon de Nazareth supervise le tout et garde la direction de la maison jusqu'en 1977.

Et l'on commence de nettoyer, récupérer, brûler, réparer, restaurer la vieille maison délabrée ; puis viennent les plombiers, les carreleurs, les électriciens, les menuisiers, les peintres... » Cela durera deux longues années.

Le 8 septembre 1975, une Sœur venant d'Iran, rejoint Sœur Vincent. En 1976 arrivent trois nouvelles Sœurs. Tout est prêt pour accueillir les enfants et, le 19 mai, la maison reçoit ses premiers pensionnaires, tous les trois débiles profonds, Jourieh et Riad, petits chrétiens de Nazareth et Ali, petit musulman qui de plus est aveugle. Tous les trois viennent d'Ain Karem. Le 15 juin, il n'y a déjà plus que 6 places libres sur les 32 lits disponibles.

Telle est l'histoire du centre d'handicapés de Haïfa que dirigeait depuis septembre 1977 Sœur Otayek. Mais le travail est au-dessus de ses forces physiques et l'on pense à sa remplaçante.

Vers la fin de 1978, Sœur Kerhervé est pressentie. Une Sœur rapporte que, se trouvant à la retraite avec elle, Sœur Marie-Jeanne lui avait semblé totalement « paniquée » à cette pensée, se jugeant incapable d'assumer une charge pareille. Elle acceptera pourtant puisque nous la retrouvons à Haïfa le 8 janvier 1979. Elle va s'y trouver confrontée à des problèmes nombreux et urgents : réparations et aménagement pour pouvoir augmenter le nombre des enfants, personnel à trouver pour assurer tous les services que réclament les handicapés. Ses 5 compagnes chacune leur office, l'une assure l'accueil, l'autre, la lingerie, la troisième la cuisine. Au service direct des enfants elles ne sont que deux dont, une seule, est infirmière.

Les enfants sont alors au nombre de 38, tous plus ou moins incurables. Certains peuvent se déplacer un peu par eux-mêmes, jouer sur les matelas en plastique ou se balancer dans leur petit fauteuil. Le plus grand nombre ne quitte pas le lit... Il faut à leur égard une vigilance de tous les instants et il faut tout leur faire : donner le bain, les emmailloter, faire manger chacun, ne guère les quitter des yeux et surtout les baigner de tendresse et d'amour. Monseigneur Vernade, de passage à Haïfa, les évoque avec émotion : « Quelques-uns étaient sur la terrasse. Ils se traînaient assis ne pouvant se dresser sur leurs jambes et ceux qui en avaient le moyen, avançaient comme des pantins totalement désarticulés.

La plupart étaient dans des berceaux... tous plus atteints les uns que les autres, paralysés, difformes, disloqués. La prière s'inscrivait d'elle-même au plus profond de mon cœur. La Sœur les caressait, leur parlait, les cajolait. »

C'est en effet de tendresse qu'ils ont le plus besoin, elle est la meilleure thérapeutique. Il faut voir la joie qui brille dans leur regard lorsqu'ils voient arriver la Sœur dans le service, leur tendant les bras et les embrassant. Mais le devoir est aussi de faciliter le travail, d'accroître le bien-être des enfants, de tout faire pour améliorer l'état de certains. Et pour cela, il manque tant de choses... Il faudrait :

- un ascenseur qui permettrait de descendre les petits au jardin et éviterait de monter trois fois par jour la nourriture... par les escaliers.
- le chauffage central plus efficace que les multiples petits radiateurs électriques utilisés jusqu'alors.
- des bénévoles qui apportent leur concours et leur dévouement.

Il faudrait... la liste est longue et Sœur Marie-Jeanne multiplie ses appels : « En dehors des besoins matériels immenses nous avons, se trouverait-il une personne disposant d'une année de liberté pour nous aider ? Les enfants sont très attachants et celles qui partent ne les quittent qu'à regret. »

En juillet 1980, Sœur Kerhervé est, sur sa demande, libérée de sa charge de Sœur Servante et, tout heureuse elle va prendre son nouvel office, la lingerie et la buanderie. Très dévouée, elle s'y donne pleinement jusqu'à ce qu'un nouveau changement l'enlève de Haïfa pour la planter à Ain Karem où elle va "fleurir" pendant plus de 10 ans.

Saint Vincent d'Ain Karem ne lui est pas inconnu. Souvent, étant à l'Hospice, elle y est venue.

Cette maison appartenait primitivement aux Pères Blancs qui y envoyaient en vacances leurs séminaristes de Sainte Anne de Jérusalem. Mais après la guerre de 1948, Ain Karem se trouva dans la zone israélienne et les Juifs installèrent dans les maisons laissées libres, des réfugiés juifs des contrées arabes. Pour sauver la maison, les Pères Blancs offrirent à une Communauté française de s'y installer. L'Hospice accepta l'offre et envoya à Ain Karem des enfants handicapés avec deux Sœurs et quelques filles. Ce furent les temps héroïques : la maison était dans un état épouvantable ; il n'y avait ni eau (il fallait aller la chercher à 200 mètres en contrebas), ni électricité, ni téléphone, ni ... Peu à peu cependant la maison s'aménageait, présentant l'immense avantage de diminuer un peu la surpopulation de l'Hospice dont elle restait dépendante. Ce n'est qu'en 1972 qu'elle devint maison autonome. Elle abritait alors quelque 80 jeunes déficients graves, irrécupérables.

C'est là qu'en 1981 arrive Sœur Marie-Jeanne. La maison est située dans un des cadres les plus ravissants des montagnes de Judée, au-dessus de la fontaine de la Vierge et à proximité du sanctuaire de la Visitation.

Comment ne pas évoquer la jeune Myriam, accourant de son lointain Nazareth pour venir en aide à sa vieille cousine Elisabeth ?

Comment non plus ne pas se souvenir que le terrain où la maison est construite avait été acheté primitivement par le Père Alphonse de Ratisbonne auquel l'on doit probablement la statue de l'Immaculée érigée sur l'esplanade ?

Comment enfin ne pas conter qu'un jour un ouvrier, coupant une branche de l'arbre placé en face de cette statue, demeura interdit la section de la branche était exactement la reproduction de la Médaille Miraculeuse... Mystérieux travail du bois ...

Entrons maintenant dans la maison avec Sœur Marie-Jeanne. Elle n'y sera certes pas dépaysée. Comme à Haïfa qu'elle vient de quitter, elle se retrouve au milieu d'enfants lourdement handicapés. Ils sont alors 80, venant de Jérusalem et de la Judée, d'origine juive ou arabe (musulmans) retardés psychomoteurs, grabataires ; quelques-uns peuvent bouger, un très petit nombre, marchent : ce sont les mongoliens.

« Cependant, remarque le Père Corcket, la plupart sont épanouis, souriants. Ils semblent vivre dans la joie et les fleurs, entourés de la tendresse vigilante d'une équipe de Sœurs et de bénévoles. »

« Nous voyons que nos enfants sont heureux chez vous », disent les parents. Et on ne peut passer sous silence la réflexion du Délégué Apostolique, il y a déjà quelques années : " Aux pèlerins je dis : Voulez-vous voir l'Eglise vivante à Jérusalem ? Allez à Ain Karem. »

Les Sœurs, elles sont six ; Les Volontaires, une vingtaine, garçons et filles, venus un peu de toutes les parties du monde, pour donner un peu de leur temps et beaucoup de leur cœur aux pauvres d'entre les pauvres. Leurs témoignages, souvent bouleversants, donnent l'atmosphère de la maison.

« Ici, écrit Catherine, les journées sont longues et parfois fatigantes, mais combien enrichissantes. Mes huit petits enfants, je les aime beaucoup. C'est chaque matin une découverte, un



pas dans l'amour qui est ici la règle à Saint Vincent. Quel bonheur lorsque, le matin, je les vois me sourire, encore tout endormis, et qu'ils tendent les bras vers moi. Je réalise aujourd'hui que l'amour qu'ils me donnent vient directement de Dieu."

" Je me sentais vraiment gauche au début, avoue une autre, pour habiller, changer et faire manger les « moyens » dont j'avais la charge. Et puis mes mains, à force de se faire douces et compatissantes en sont venues à "prendre le tour" que donnent l'expérience et l'amour."

" Et pour conclure ces quelques témoignages, écoutons quelques-uns des vers écrits et mis en musique par Dan Kern Windsor, Volontaire venu pu Canada :

" Pas tout à fait vivant,  
Pas tout à fait mort,  
Chaque jour, pour eux, est seulement  
MOUVEMENTS DE VIE

MOUVEMENTS DE VIE... parfois,  
Il me semble injuste de dire cela  
Car, avec un baiser  
Ils sourient, heureux pour la journée.  
Mais un regard dans leurs yeux,  
Déchire mon cœur  
Car la distance, alors, me dit  
Qu'ils vivent seulement  
Des MOUVEMENTS DE VIE. "

Ici tout est fait pour améliorer au maximum l'état des enfants : Exercices répétés des mêmes gestes, leçons d'articulation des sons, éveil visuel, stimulation tactile à l'aide de jouets, dessin, stimulation auditive par la musique très aimée des enfants comme en témoignent rires, battements des mains, têtes marquant la mesure. Ain Karem est vraiment la maison de la Joie.

Joie immense pour toute la maison quand un des petits arrive à tenir debout tout seul, à se servir tant bien que mal d'un membre atrophié.

Joie des fêtes d'anniversaire : gâteaux, bougies, ballons, chants et danses.  
Joie de quelques jours passés au bord du Lac pour une douzaine de privilégiés à tour de rôle.

Tel est le monde dans lequel va désormais vivre sœur Marie-Jeanne. Elle s'est adaptée très vite et a pris sa part de travail : les services communautaires, ce qui ne l'empêche de répondre présente toutes les fois qu'elle peut être utile à quelqu'un ou quelque chose.

Sa cordialité et sa gaîté aident à cimenter l'union entre tous. Elle n'a pas oublié la consigne donnée aux Enfants de Marie de Saint Briec : « Gardez la joie. Cela seul conquiert. Comme les abeilles vont aux fleurs, les âmes vont à la joie ».

Un ancien volontaire écrira : « En toute simplicité, elle rayonnait la joie de Dieu. » Un autre l'évoque « passant en fin d'après-midi dans le couloir de Baby-section, toujours sereine, discrète et silencieuse, attentive aux besoins et aux demandes de chacun ».

Petits travaux domestiques, accueil des pèlerins, services à rendre ici ou là, elle est toujours disponible. Après sa mort, un ouvrier venu voir les sœurs exprimera sa surprise que ce ne soit pas sœur Marie-Jeanne qui lui ouvre la porte comme elle le faisait toujours : « elle m'accueillait, confiera-t-il, toujours avec un sourire, à chaque fois qu'elle venait. »

A tout cela, elle joindra, les deux dernières années le rôle de secrétaire de sa Sœur servante, se chargeant de toute la correspondance particulièrement avec les bienfaiteurs et les volontaires. Elle met également ses capacités au service de toutes dans la communauté. S'agit-il d'un travail de groupe, c'est elle qui en fait la synthèse et met tout au propre.

Pleine d'humour, elle répond aux remarques par une chanson. Elle aime d'ailleurs beaucoup chanter mais si quelqu'un se met à chanter faux, sœur Marie-Jeanne a vite fait de se boucher les oreilles.

Souvent, note sa sœur Servante, « elle me demandait pardon pour n'avoir pas fait tout de suite ce que je lui demandais, et me disait, avec un léger sourire : « J'attends l'inspiration de l'Esprit-Saint. »

Inspiration de l'Esprit-Saint ou indépendance de son propre esprit montrant encore, malgré les années, le bout de l'oreille ?

Un à un, "les jours s'en vont ... et nous nous en allons" dit le poète. Jour de joie et de peine, jours de fatigue, jours d'inquiétude (la guerre du Golfe) jours monotones, c'est tout cela qui fait une vie...

Celle de Sœur Marie-Jeanne, sans qu'on le sache encore, touche à sa fin. Regardons-la, une dernière fois, au milieu des massifs de fleurs d'Ain Karem, telle que l'évoquera la photo de son memento.

Car les choses vont maintenant aller très vite ... Une intense fatigue, des examens médicaux, le départ pour l'Hôpital français de Nazareth et l'on découvre le cancer de la vessie qui, à vues humaines, met sa vie en danger à brève échéance. C'est alors qu'elle demande, comme une grâce, d'être hospitalisée à l'Hôpital du Sacré-Cœur à Beyrouth.

Elle n'y vivra que quelques semaines, le temps d'édifier tout son entourage, Sœurs, médecins, infirmières, tous ceux et celles qui l'approchent alors, par son abandon à la volonté de Dieu, sa sérénité devant la mort, son désir ardent de se préparer à la rencontre de Dieu qu'elle a tant aimé et si bien servi dans les Pauvres.

Chaque semaine, elle a la joie de voir arriver l'une ou l'autre de ses compagnes d'Ain Karem. Avec la plus jeune, elle échange encore plaisanteries et taquineries. Elle est pourtant très consciente de son état ; elle suit jour après jour la marche de la maladie et d'elle-même constate :  
" Mes jambes sont mortes ... le bassin est mort... "

Avec une Sœur, venue la voir quelques jours après son opération, elle bavarde du Séminaire de guerre que toutes deux ont vécu à Paris pendant la deuxième guerre mondiale. Des souvenirs communs sont évoqués et puis avec le même naturel et la même simplicité, Sœur Marie-Jeanne enchaîne : " Je suis prête, que Dieu fasse ce qu'il voudra, que je travaille encore ou que je parte."

La semaine d'avant Noël, se sentant sans doute plus fatiguée, elle demande à sa Sœur Servante, présente auprès d'elle, d'aller fêter Noël avec sa Communauté, mais de revenir ensuite la rejoindre le plus tôt possible. Et comme Sœur Laetizia s'étonne de son insistance : "Pourquoi ? Vous avez tant de compagnes ici... ", Sœur Marie-Jeanne explique : " Parce que vous n'avez pas peur de parler de la mort et vous savez en parler".

" Le jour de Noël, raconte Sœur Ann, la Directrice du Séminaire, "nous sommes allées, les sept jeunes Sœurs et moi, à l'Hôpital. Apprenant que Sœur Marie-Jeanne était très fatiguée, je suis venue toute seule chez elle lui demander si elle voulait bien recevoir les Sœurs. Et comme elle objectait : " Je ne sais pas, je n'ai pas la force de parler", j'expliquai : " Vous n'aurez pas besoin de parler ; elles veulent simplement vous chanter un hymne de Noël." En souriant, elle me dit : " Si c'est comme cela, je veux bien. "Les Sœurs m'ont donc rejointe dans la chambre et lorsque le chant fut terminé, Sr. Marie-Jeanne, regardant les jeunes Sœurs, trouva la force de leur parler : " Je voudrais vous dire une chose : Restez toujours fidèles au Seigneur" ; donnez-vous sans rien reprendre. Je vais bientôt mourir et je peux vous dire qu'en ce moment je suis heureuse. Quand on se donne tout entier au Seigneur, on ne peut qu'être heureux. Restez donc fidèles jusqu'à l'heure de votre mort et vous serez aussi heureuses que moi en ce moment."

Après une pause, elle continua : " J'ai toujours aimé la Compagnie et j'ai toujours eu le souci de sa continuité. Je suis heureuse maintenant de vous voir nombreuses à me remplacer". Et, continue Sœur Ann, me regardant, elle dit : " Je disais tout à l'heure que je ne pouvais pas parler ... Toute ma vie, il en a été ainsi. L'Esprit Saint me soufflait ce qu'il fallait dire et me donnait la force pour servir les Pauvres. L'amour pour les Pauvres, cela vaut mieux que tous les diplômes. Et quand on les aime, on ne s'ennuie jamais, on ne pense jamais à prendre sa "retraite". " Sœur Marie-Jeanne a exprimé sa joie d'être si bien entourée à l'heure de sa mort et après nous avoir promis de prier les unes pour les autres, nous l'avons quittée.

Les jeunes Sœurs, très marquées par cette visite, ont exprimé quelques-unes de leurs impressions :

- J'ai été très frappée par sa joie et par sa sérénité devant la mort".
- J'ai mieux compris le sens de l'humilité."
- Je sens qu'elle intercède pour moi."

Toujours lucide, Sœur Marie-Jeanne confie à la Sœur qui la soigne ses dernières volontés ; entre autres de faire parvenir sa montre à un ouvrier qui a perdu la sienne. Le souci des Pauvres ne la quitte pas. Pour eux elle offrira ses deux yeux.

Le 28 au matin, elle reçoit avec ferveur l'Extrême Onction. Elle a demandé un Père Lazariste et c'est le Directeur Provincial qui vient lui-même lui donner les derniers sacrements.

Toujours consciente, elle réclame ses lunettes pour mieux lire la formule des Vœux et après avoir demandé pardon à tous, avoir remercié les Supérieurs et la Communauté de l'Hôpital pour son accueil si fraternel, elle promet de prier pour les vocations et en particulier pour les Sœurs du Séminaire, à l'intention desquelles elle offre ses souffrances. Une fois encore elle dit sa joie de mourir en Communauté, dans un Hôpital de la Communauté.

A une Sœur qui lui fait remarquer : " C'est aujourd'hui le 28, la fête des Saints Innocents, elle répond : "J'aimais beaucoup les enfants... j'espère qu'ils viendront à ma rencontre."

Elle est épuisée mais son humour ne l'a pas encore abandonnée... lorsqu'on lui remet le masque à oxygène, elle articule : « repartons pour la Guerre du Golfe »

Les derniers instants sont très durs. Elle murmure : " Jésus, mets ma main dans ta main, viens me prendre, je n'en peux plus..." Aidée de sa Sœur Servante, elle ajoute de façon intelligible : "Seigneur, je remets ma vie entre tes mains."

C'est fini. Sœur Marie-Jeanne nous a quittées pour un monde meilleur  
Le soir même de sa mort, deux Pauvres recouvraient la vue grâce au don de ses yeux. Sœur Marie-Jeanne est morte comme nous aimerions mourir, dans la droite ligne de don à Dieu dans le service des Pauvres.

A Ain Karem, la nouvelle de sa mort est très vivement ressentie, non seulement par ses compagnes mais aussi par les Volontaires et tout le personnel. Laissons la parole à une Volontaire qui écrit : "Sœur Jeanne, je pense que le Paradis vous a été largement ouvert ce jour de la fête des Saints Innocents, pour tout ce que vous avez donné de gentillesse aux enfants dans votre vie et ici en particulier. Je crois même que vous demeurez discrètement au milieu de nous et des enfants et je rends grâce de vous avoir connue et aimée."

Concluons par la parole de Saint Vincent écrite sur le memento de Sœur Kerhervé :

« Combien serez-vous consolée à l'heure de la mort d'avoir consommé votre vie pour le même sujet  
pour lequel Jésus-Christ a donné la sienne.  
C'est pour la Charité  
C'est pour Dieu  
C'est pour les Pauvres. »